L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Directeur : **GASTON MERY**

ANNÉE 1907

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Paris — 28, Rue Bergère, 28 — Paris

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1907

*Supplément à l'*Écho du Merveilleux *du 15 décembre 1907*

ONZIÈME ANNÉE. — N° 240 1er JANVIER 1907 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

" L'ÉCHO DU MERVEILLEUX "

OFFRE A TOUS SES LECTEURS, SES AMIS,

SES VŒUX DE BONNE ANNÉE

LE CHEMIN PARCOURU

L'*Echo du Merveilleux* a aujourd'hui dix ans révolus. Dix ans déjà ! Nos lecteurs veulent-ils nous permettre, à l'occasion de cet anniversaire, de nous arrêter un instant pour mesurer le chemin parcouru. Il n'est pas inutile que les revues, comme les hommes, fassent, de temps en temps, leur examen de conscience.

⁂

On sait comment l'*Echo du Merveilleux* est né. Il est né de nos brochures sur la Voyante de la rue de Paradis et sur les Apparitions de Tilly-sur-Seulles.

Aujourd'hui la grande presse ne dédaigne pas de s'occuper du Merveilleux. Elle s'en occupe même parfois avec abus. A l'avènement de chaque ministère — et Dieu sait si la chose se renouvelle souvent ! — elle s'en va consulter les devins, les cartomanciennes, les astrologues. Un homme nouveau surgit-il dans la politique ou dans les arts : elle consulte les lignes de sa main et publie son horoscope. Un crime mystérieux est-il commis : elle ne se contente plus de lancer des reporters à la piste du meurtrier ; elle leur adjoint des psychomètres, des somnambules, des spécialistes du marc de café ou du blanc d'œuf. Elle leur adjoint même des fakirs.

Cet engouement ne va pas sans ridicule, mais, tout compte fait, il a plus d'avantages que d'inconvénients. Quand on a fini de rire, on se met à causer, et quand on se met à causer, c'est qu'on commence à réfléchir.

On a réfléchi sur ces phénomènes étranges dont la grande presse parlait à tort et à travers. Des hommes d'études qui les dédaignaient les trouvèrent soudain dignes de leur attention. Les Académies elles-mêmes — car les sociétés savantes, comme les assemblées parlementaires, subissent beaucoup plus qu'elles ne veulent le laisser paraître, les poussées de l'opinion -- laissèrent tomber quelques-unes de leurs préventions.

Aujourd'hui, il n'est plus une revue sérieuse, scientifique, littéraire ou philosophique, qui, pour satisfaire aux exigences de ses lecteurs, ne consacre de longs articles aux faits métapsychiques, qui ne leur apparaissaient naguère encore que comme des inventions de malades, des *œgri somnia*, des superstitions d'un autre âge ou de vulgaires impostures. Le travail de M. Grasset, que nous reproduisons en ce moment, d'après la *Revue des Deux Mondes*, en est la preuve. Nous pourrions en reproduire d'aussi caractéristiques d'après la *Revue*, l'ancienne *Revue des Revues*, de M. Finot.

En 1896, l'état des esprits était bien différent. Je me souviens de l'effet que je produisis, parmi mes confrères, lorsqu'au mois de mars de cette année-là, je publiai, dans la *Libre Parole*, ma première chronique sur Mlle Couédon. Que de quolibets, de brocards, de moqueries de toutes sortes il me fallut

essuyer! Cela alla même si loin que, pour avoir la paix, je dus me battre en duel... On eût dit, ma parole, qu'en allant interviewer Mlle Couédon, j'avais déshonoré la corporation!

Je m'entêtai. J'étais, d'ailleurs, soutenu par mes lecteurs. Les lettres m'arrivaient par centaines, par milliers. Et mon étonnement n'était pas moins grand de constater qu'il y avait un public pour ce genre d'articles, que la surprise de mes confrères à constater qu'il y avait un journaliste pour les écrire. A la fin, ne pouvant tout dire dans la *Libre Parole*, je publiai une brochure. En trois jours elle s'enleva à soixante-dix-huit mille .. A ce moment, les confrères, gagnés par l'enthousiasme général, m'emboîtèrent le pas. Pendant des mois, il ne fut question, dans les journaux, que de Mlle Couédon. On dut, pendant des semaines, organiser un service d'ordre devant la maison qu'elle habitait, rue de Paradis.

Là-dessus, se produisirent les événements de Tilly. C'était tout autre chose que les prédictions de Mlle Couédon. Pourtant, c'était du merveilleux encore — et quel merveilleux, poétique, varié, allant des plus pures et touchantes apparitions aux plus dramatiques et déconcertantes manifestations! Je m'en fis, de mon mieux, l'historiographe. Et les brochures succédaient aux brochures... Il y en eut bientôt neuf qui, toutes, comme la première, s'enlevaient en des éditions multipliées.

C'est alors que l'idée me vint de créer une revue où seraient impartialement enregistrés tous ces phénomènes dont, seules, osaient alors s'occuper les revues spirites ou occultistes, pour leur petit public d'adeptes.

Les lettres que je continuais de recevoir, en nombre incalculable, m'y incitaient d'ailleurs. Seulement, on ne fonde pas une revue sans argent. Je mis en *post-scriptum* à l'une de mes brochures, une courte note où je confiai sans ambages à mes lecteurs mes projets et mon embarras. Plusieurs centaines d'entre eux voulurent bien m'écrire que, si la revue paraissait, ils souscriraient un abonnement. Je n'hésitai plus. Le premier numéro de l'*Echo du Merveilleux* parut.

⁂

Si, au début, les difficultés matérielles nous furent épargnées, les autres ne nous furent point ménagées.

Nous eûmes d'abord à lutter contre la blague et contre la gouaillerie. On recommença contre le journal naissant la campagne de taquineries et de sarcasmes, contre laquelle j'avais dû me défendre, lors de mes premiers articles sur la Voyante de la rue de Paradis. Seulement, le ton changea. On ne nous invectivait point; on nous plaignait.

« Dans trois mois, disait-on, vous n'aurez plus rien à dire. Votre revue, au printemps, mourra d'inanition. »

Les prophètes de malheur se trompaient. Non seulement, au bout de quelques mois, le journal était bien vivant, mais nous étions obligés d'en augmenter le nombre de pages.

Nous prouvions, nous aussi, le mouvement en marchant.

⁂

Ce n'était là, au reste, que le moindre des ennuis qui nous attendaient. Le pire fut de nous voir méconnus par nos propres amis.

Des catholiques de bonne foi nous accusèrent de faire une œuvre antireligieuse. J'avais, il est vrai, quelque temps auparavant, soulevé quelques haines; j'avais dénoncé l'imposture de Léo Taxil, mis à nu les mensonges du fameux docteur Hacks et dévoilé sans ménagement la stupéfiante mystification de Diana Vaughan. On voulut me le faire payer.

On m'accusa d'avoir démasqué ces maîtres dupeurs par jalousie, avec l'arrière-pensée de me substituer à eux, dans l'exploitation de la crédulité publique.

Comme tout de même l'invention était un peu grosse et ne rencontrait que peu de créance, on imagina autre chose. On espéra discréditer plus facilement l'*Echo du Merveilleux* dans les milieux catholiques en l'accusant d'être l'œuvre d'un Lucifércien.

D'un Luciférien! Rien que cela!

On parlait de nous mettre à l'index. Des prêtres, revenus de leur erreur depuis, déployaient un zèle ardent à nous desservir. Mgr Méric — que Dieu ait son âme! — menait le branle contre nous. Il fonda même une revue qui devait être l'antidote du poison que secrétait la nôtre.

L'acharnement de nos dénigreurs était tel que nous dûmes, à plusieurs reprises, répondre le plus

sérieusement du monde à des allégations qui, aujourd'hui, feraient sourire leurs propres auteurs.

Les premières années de la collection de l'*Echo du Merveilleux* sont remplies de ces polémiques.

Rendant coup pour coup, sans colère, avec courtoisie — si tant est qu'on puisse rendre des coups avec courtoisie — nous continuions notre chemin.

Peu à peu, la force de l'évidence l'emporta.

Nous étions si peu des Lucifériens, nous faisions si peu une œuvre antireligieuse que, de temps en temps, des indifférents sous les yeux desquels était tombée notre publication et qui y avaient pris goût, nous confessaient que, grâce à elle, ils avaient retrouvé la foi.

Que faisions-nous, en effet? Nous appliquions aux faits de l'au-delà, aux phénomènes suprasensibles, les méthodes positivistes. Nous voulions, ayant fait table rase de toute idée préconçue, de toute doctrine *à priori*, tirer, de l'observation de ces faits et de ces phénomènes eux-mêmes, les hypothèses qui devaient les relier entre eux et les expliquer. Or, à mesure que nous avancions dans nos recherches, il se trouvait que nos inductions, corroborées par nos constatations, étaient de plus en plus conformes aux enseignements théologiques. Nous n'avions certes pas eu l'intention — ce qui eût été d'une outrecuidance parfaitement condamnable — de prouver les dogmes expérimentalement; mais, à notre insu en quelque sorte, c'était pourtant à cette preuve, dans certains cas tout au moins, que nous aboutissions. Nous faisions du Catholicisme Expémental.

Au bout de quelques années, tous les malentendus étaient dissipés et d'excellents prêtres, de savants théologiens, bien loin de nous dire *vade retro, Satanas*, nous faisaient la joie de devenir nos collaborateurs.

⁂

Mais, alors, nous eûmes d'autres adversaires.

Les hommes de science, dès le début, nous avaient tourné le dos. Ils ne nous prenaient pas au sérieux. Nous ne comptions pas. Nous étions de bons maniaques ou des diseurs de calembredaines.

Quand les hommes de science surent — on se demande comment, puisqu'ils affectaient de ne pas nous voir — qu'en appliquant très strictement leurs méthodes aux phénomènes métapsychiques, nous arrivions à des conclusions qui démentaient leurs conceptions rationalistes, ils daignèrent tourner leurs regards de notre côté. Mais c'étaient des regards courroucés.

— « Est-ce que ces chercheurs de billevesées, semblaient-ils dire, voudraient nous en remontrer? Auraient-ils la prétention, en employant nos procédés, de ressusciter le Spiritualisme? Les laisserons-nous prouver le Diable, alors que nous avons démontré que Dieu lui-même n'existe pas? »

Nous les gênions. Non pas (il ne faut rien exagérer) que l'ensemble de nos découvertes fût assez solide déjà pour battre en brèche les théories de la science officielle; mais si nous tâtonnions encore, si sur certains faits nous n'avions projeté que des lueurs, il était évident cependant que nous étions sur la voie de quelque chose de nouveau qui déconcertait le matérialisme.

C'est surtout à propos des événements de Tilly que cette hostilité du monde savant se manifesta.

A côté des faits d'apparitions, il y eut, on s'en souvient, à Tilly, une foule de phénomènes, absolument inédits dans les annales de la science et de la mystique.

Je ne citerai, pour mémoire, que le phénomène de la reproduction, sur la partie colorée des yeux des voyantes, de l'apparition visible seulement pour elles.

Comme on prenait texte de ces phénomènes étranges, — impossibles scientifiquement, disait-on, — pour se gausser de nos recherches, nous répondîmes :

— Nous consentons à être traités de rêveurs, et même de quelque chose de pis, si l'on peut nous démontrer que les faits que nous rapportons ne sont pas exacts. Que les savants qui les mettent en doute veuillent bien déléguer quelques-uns d'entre eux pour aller faire une enquête sur plaee.

Les savants firent mine de trouver la proposition plaisante. Proposer à des savants positivistes d'aller enquêter sur des faits, de se rendre compte par eux-mêmes de phénomènes auxquels ils ne croient pas! Elle était bien bonne, en effet.

Un journal scientifique, la *Science française*, consentit cependant à envoyer un de ses rédacteurs à Tilly. Le Directeur de cette revue promit de publier impartialement la relation de son collaborateur, et de donner une explication purement rationnelle des faits qui seraient constatés. L'enquête

fut faite avec une entière bonne foi et le compte rendu en fut publié comme il avait été dit. Il corrobora toutes les observations que nous avions faites nous-mêmes. Mais nous attendîmes en vain l'explication rationnelle promise...

Comme nous la réclamions avec insistance, le savant confrère consentit enfin à sortir de son mutisme.

— J'ai les pieds nickelés, nous dit-il (*sic*). Pour expliquer les faits en question, il faudrait que je renonçasse à toutes les doctrines scientifiques que j'ai professées durant ma vie, car ces théories ne les explique pas. Je suis trop vieux pour refaire mon éducation. J'aime mieux ne pas tenir mon engagement.

Au moins, celui-là était franc.

Son exemple, pendant quelque temps, nous évita les attaques de la presse, dite scientifique.

Deux ou trois fois encore — notamment au moment du phénomène lumineux de Cherbourg — nous eûmes l'occasion de mettre en évidence le parti pris de la science officielle. Pendant des semaines que ce phénomène lumineux resta visible, aucun corps savant, malgré les objurgations les plus pressantes, ne daigna déléguer un de ses membres pour aller l'observer. Le phénomène, tel qu'on le décrivait, contrecarrait leurs théories ; donc il ne pouvait exister. S'il ne pouvait exister, à quoi bon se déranger pour l'aller voir.

Et puis un jour — il serait difficile de dire exactement à quelle date — il y eut un revirement. Il y a, malgré tout — et de plus en plus, heureusement — des savants indépendants. Tandis que la Science, la Science avec une grande S, continuait, dans son ensemble, à regarder le Merveilleux comme un domaine interdit à sa curiosité, des savants, moins asservis aux doctrines officielles, refaisaient, dans le silence et le mystère, les mêmes observations et les mêmes expériences que nous.

Nous n'avons pas la prétention de soutenir que, sans nous, ce revirement ne se serait pas produit. Mais, quelle que soit notre modestie, nous sommes bien obligés de constater qu'il a coïncidé avec les efforts que nous faisions pour le produire et que c'est, en grande partie, chez nous, que ces savants, plus hardis que les autres, puisaient leur documentation.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs des causes de cette curiosité du monde savant qui, si j'en juge par les livres que je reçois, gagne et s'étend de proche en proche, il en est résulté pour nous que notre revue a pris rang parmi les publications qui comptent, celles dont on peut ne pas partager les tendances métaphysiques, mais qu'on ne peut plus dédaigner comme recueil de faits.

⁂

Ainsi, d'un côté, nous n'inspirons plus d'inquiétudes aux catholiques, qui trouvent dans nos études une confirmation expérimentale de leurs croyances, et, de l'autre, nous n'excitons plus le dédain des savants qui, dans les faits que nous enregistrons, trouvent un champ nouveau pour leurs observations.

Citerons-nous des exemples?

L'analyse psychologique des influences intelligentes qui se manifestent dans les expériences spirites nous a conduits à une définition de ces influences, résumée dans ce qualificatif : les *amoraux*, qui est en conformité absolue avec ce qu'enseigne la théologie sur les démons.

L'analyse, en quelque sorte chimique, des forces ou substances qui constituent les phénomènes médianimiques, nous a conduits à cette hypothèse que ces formes ou substances, appelées provisoirement par nous : le *fluide*, n'étaient, comme la chaleur, l'électricité, la lumière, qu'une des modalités de l'énergie universelle, hypothèse qui rencontre aujourd'hui sa confirmation dans les originales et puissantes conceptions du docteur Le Bon.

Nous pourrions continuer l'énumération. Nous n'aurons pas cette fatuité. Aussi bien, nous répondrait-on, et avec justesse souvent, que nous n'avons fait que pressentir ce que d'autres, après nous, ont réellement découvert, en le précisant. Nous n'avons pas d'autre prétention, au surplus, comme nous le disions dernièrement à propos des matérialisations, que d'indiquer des points de vue, de proposer des aperçus, d'ouvrir une route, un simple sentier même, sur des terres inexplorées.

Le chef d'armée, l'habile administrateur qui, après avoir conquis de vastes contrées, les organise et les civilise, et augmente ainsi le domaine territorial et les ressources commerciales de son pays a, certes, plus de mérite que le hardi explorateur qui, longtemps avant l'annexion, a parcouru

et reconnu le premier ces contrées; mais l'historien impartial, s'il loue le conquérant, ne manquera pas de mentionner, pour mémoire tout au moins, le nom de l'explorateur.

Dans l'histoire des conquêtes futures de la science, c'est ce rôle modeste d'explorateur, que nous voudrions qu'on nous attribue. C'est celui, en tout cas, que nous avons ambitionné.

⁂

Mais ces conquêtes de la science, que nous pressentons, on les amorce à peine. Qui peut dire s'il faudra des années ou des siècles pour les achever ?

A l'heure actuelle, la situation est à peu près la suivante :

On a fini par croire que les récits des explorateurs n'étaient pas des contes bleus. On a reconnu qu'ils disaient la vérité. Une petite armée est partie sur leurs traces. Elle vérifie tous les jours les constatations qu'ils ont faites. Elle en fait d'autres. Et l'on commence à se demander s'il ne serait pas temps de mobiliser un corps d'armée pour entreprendre une véritable expédition.

Cette expédition, que l'opinion publique réclame, se décidera-t-on à l'organiser? En d'autres termes, les corps savants, ébranlés par les découvertes de quelques pionniers de la science, se décideront-ils à organiser, sur les phénomènes de l'au-delà, sur les faits métapsychiques, une vaste enquête, méthodique et raisonnée ?

C'est le secret de l'avenir.

Mais peut-être, à défaut de cette mobilisation de la science officielle, surgira-t-il un homme de génie qui fera vite et mieux cette synthèse des observations recueillies.

Un Pasteur a plus fait pour les progrès de la science biologique, un Edison pour les applications de l'électricité, un Berthelot pour le perfectionnement de la chimie organique, que tout l'effort réuni des Académies et des Facultés pendant un siècle.

Un Pasteur, un Edison, un Berthelot de la science métapsychique naîtra-t-il, qui mettra de l'unité dans le chaos des faits, déterminera les lois des phénomènes et permettra aux hommes d'utiliser les forces animiques comme ils utilisent, grâce à ces puissants généralisateurs, les autres forces de la nature.

Nous croyons, pour notre part, que lorsqu'on sera parvenu à se rendre maître de cette énergie vitale, de ce *fluide* émané des médiums et qu'apparemment tous les êtres vivants produisent, les applications qui découleront de cette mainmise stupéfieront les générations.

La vapeur, l'électricité ont déjà révolutionné le monde. Mais que seront le télégraphe et le téléphone, quand on aura trouvé les lois de la télépathie et qu'on pourra en provoquer les phénomènes à volonté? Que seront les rayons Rœtgen, la vision à travers les corps opaques, quand on aura déterminé les lois de la matérialisation et de la dématérialisation, et qu'on pourra, non seulement regarder, mais passer au travers des obstacles en apparence les plus insurmontables? Que seront les ballons dirigeables, les plus lourds que l'air, les aviateurs, quand on aura découvert le secret de la lévitation, et qu'on pourra s'enlever dans les airs, sans autre secours que la volonté dégageant le corps, à son gré, de la servitude de la pesanteur?

Rêves! Chimères! dira-t-on. C'est ce qu'on eût dit, il y a un siècle, des prophéties de ceux qui auraient annoncé qu'on pourrait bientôt faire entendre de Paris sa voix à un ami de New-York, ou étudier, dans ses moindres détails, le squelette d'un individu, avant de l'avoir mis à mort...

GASTON MERY.

ÉVOCATIONS ET RÉPONSES

I

LES MENACES

Après les étranges révélations que l'*Echo du Merveilleux* apporte à ses lecteurs, depuis quelques mois surtout, les pages qui suivent paraîtront bien pâles. Les faits qu'elles relateront appartiennent à ce que j'appellerais, — si l'emploi de ce terme n'avait quelque chose d'inconvenant qui n'est pas dans ma pensée — « l'enfance de l'art. » Le Dr Lapponi signale, en effet, dans son ouvrage si remarqué *L'Hypnotisme et le Spiritisme* (1) les phénomènes dont je veux entretenir mes lecteurs, comme les manifestations élémentaires des esprits. A ses yeux, ils ne sont que l'étape inférieure des manifestations supra-sensibles, « le Spiritisme typtologique. »

(1) *Librairie académique Perrin*. Je me permets de signaler particulièrement cet ouvrage aux lecteurs catholiques de l'*Echo du Merveilleux*. Je sais pertinemment qu'avant de donner le bon à tirer, l'auteur avait tenu à le soumettre au jugement d'un illustre théologien qui en fit les plus grands éloges.

M. Gaston Mery signalait lui-même, dans le dernier numéro de la Revue, que « les phénomènes les plus aisés à obtenir sont les *raps*, les craquements, les coups frappés. »

C'est la raison, sans doute, pour laquelle cette branche de faits, hier occultes, aujourd'hui simplement psychiques, sont rejetés par nombre de scientistes du domaine de l'au-delà et relégués dans un coin peu décent de l'inconscience et du nervosisme.

Quoi qu'il en soit, je n'hésite pas à transcrire ici les notes que j'ai prises au cours des petits événements dont j'ai été dernièrement acteur conscient et témoin consciencieux.

Je ne prends position sur le champ d'aucune hypothèse *à priori*. Sans parti pris d'aucune sorte, je n'essaierai d'expliquer les faits, ni par l'intervention des esprits, ni par le jeu des énergies radiantes des acteurs; je veux seulement apporter ma petite pierre à l'édifice qui se prépare et qu'élèveront assurément nos neveux; je désire surtout mettre en relief certaines modalités des phénomènes, certaines caractéristiques qui seront peut-être le grain de sable apte à faire le bon ciment qui reliera les pierres.

Il y a comme trois phases distinctes dans l'épisode que je raconterai; je diviserai donc la matière en trois chapitres : *Les menaces*, *Les coups*, *Les vols*.

Rassurez-vous, lecteurs et lectrices.

Comme il ne s'agit ni d'apaches, ni d'agents ministériels, je dois ajouter que les coups ne blessèrent personne et que les vols furent suivis de restitution.

⁂

Nous sommes en Suisse.

Un petit chalet, annexe d'un hôtel, au flanc de la montagne d'Aix-les-Bains.

Les distractions étant plutôt rares, les pensionnaires du chalet s'efforçaient, lorsque le temps ne permettait pas la promenade alpestre, de couper la monotonie des heures par des séances de table tournante.

Je n'étais pas installé depuis deux jours, que déjà l'on faisait instance pour que je vinsse grossir le nombre des adeptes.

On me promettait de véritables révélations. On me rapportait les réponses déjà obtenues, on me citait les noms des personnages qui avaient répondu aux appels. A tout cela, je demeurais sceptique, et, plusieurs jours durant, je refusai de m'associer aux évocations.

Toutefois, je regardai, j'examinai, je me rendis compte du procédé et des résultats, et ma première conclusion fut qu'il n'y avait là ni charlatanisme, ni supercherie.

Je me trouvais bien en face d'un fait objectif, quelle que fût l'essence même de ce fait. La table girait, tournait, frappait du pied en se soulevant, une fois pour dire oui, deux fois pour dire non, restait suspendue en un équilibre longuement stable, pour faire entendre qu'elle ne voulait ou ne pouvait répondre, frappait alphabétiquement chaque mot en épelant lettre par lettre : A, B, C, D, etc.; et cela en dehors de toute pression matérielle, si ce n'est l'union des mains sur la table, en dehors de toute action presciente ou volontaire de la part des personnes qui évoquaient. Je me rendis compte de cela froidement, mûrement, constatant la loyauté des agents, leur surprise et parfois aussi leur dépit mal dissimulé à certaines réponses du guéridon. Faut-il dire qu'il s'agissait alors de l'âge des dames évocatrices, révélé par l'esprit?

Le désir de poursuivre mon examen m'incitait à prendre part à l'opération; le souvenir de la défense faite par l'Eglise me retenait. Un saint et savant religieux de passage à M.-les-Bains leva mes hésitations.

« Vous êtes fils soumis de l'Eglise, me dit-il. Protestez de votre volonté de ne rien faire qui soit en opposition avec la pensée qui a inspiré la réglementation canonique concernant les tables tournantes. Si vous contrevenez à la lettre de la loi, le but d'étude et d'influence bienfaisante que vous avez en vue légitimera votre contravention. »

Je me joignis donc aux évocatrices, rassuré par cette solution qui me semblait unir harmonieusement deux vertus qui se tournent souvent le dos : la piété et le bon sens.

Et comme je posais sur la table mes doigts qui venaient agrandir le cercle fluidique, je dis en souriant un mot qui fit fortune : « Me voici devenu *manivocateur*. »

A partir de ce moment, les adeptes de la table ne furent plus appelés, à la pension-chalet, que les *Manivocateurs*.

Ce terme bizarre, je vais le conserver ici. J'ai remarqué, au cours des réponses de la table, que les Esprits aiment à abréger. Même les femmes évoquées parlent bref, et s'ingénient à ne prononcer que des formules concises. Chose mystérieuse, en vérité, qu'une langue de femme en se désincarnant apprenne à dire beaucoup en peu de mots; mais ne sommes-nous pas au seuil du royaume des Mystères?... A fréquenter les Esprits — si tant est qu'il s'agisse d'eux — j'ai donc pris un peu de leur concision. Et si vous le voulez bien, nous « manivoquerons ».

La table subit docilement nos premiers appels et se mit à remuer, à peine nos mains formées en couronne; mais, il me fallut subir une sorte d'initiation avant d'avoir une communication sérieuse avec les êtres extra-terrestres? Je transcris littéralement et jour par

jour le récit de quelques-unes de ces séances. Le lecteur pourra de la sorte suivre mot par mot, j'allais dire geste par geste, les rapports établis entre les agents visibles et invisibles.

Le résultat des manivocations a été noté scrupuleusement par moi, au crayon, sur la table même qui venait de tourner, à l'issue de chaque communication. Je ne transcris toutefois, parmi un grand nombre d'autres, que deux séries de réponses, capables d'intéresser plus spécialement : l'une qui semblerait indiquer une hiérarchie dans la sphère insondable des Evoqués ; l'autre qui origina les bruyantes et nocturnes visites que j'ai à relater.

Voici la première séance à laquelle je participai et qui fut comme ma probation, mon épreuve de novice.

18 juillet.

Nous manivoquons. Nous sommes cinq.

La table craque, comme si les diverses parties allaient se disjoindre. Elle oscille à gauche, elle tourne sur elle-même, puis elle se soulève et demeure suspendue sur deux pieds.

J'interroge :

Demande. — Etes-vous un Esprit?

Réponse. — Oui.

D. — Qui êtes-vous?

R. — ? (Ce signe indiquera toujours que la table demeure un pied levé sans vouloir frapper. Il arrivera parfois que les questions auxquelles nulle réponse n'était faite, se multipliant, la table demeurera une ou deux minutes dans cette attitude d'équilibre d'attente.)

D. — Désirez-vous nous parler?

R. — Non.

D. — Alors, pourquoi, étant venu, ne voulez-vous pas nous parler?

R. — Parce que vous ne croyez pas.

D. — Comment dites-vous que je ne crois pas. Je suis un croyant.

R. — Vous ne croyez pas en moi.

D. — Je n'y croyais pas, mais maintenant j'y crois. Parlez.

R. — Non. Vous ne croyez pas assez.

D. — Et si je vous croyais, parleriez-vous?

R. — Oui ; mais actuellement il n'y a qu'un seul Esprit qui voudrait bien vous parler, et il ne le peut pas.

D. — Qui est-ce?

R. — Mimi.

Sur ce, la table cesse de répondre.

Mimi est une enfant morte il y a quelques années et qui m'affectionnait beaucoup. Son souvenir ne m'était nullement présent au moment où la table répondait. Son nom jeté là subitement, alors qu'aucune personne présente n'en avait la moindre connaissance, me prouvait qu'il y avait réellement, au bout de la ligne télépathique, un agent intelligent, à moins d'un éveil absolument inconscient d'un souvenir endormi au plus profond de mon être. Cette réponse n'était attribuable ni à l'auto-suggestion, ni au dédoublement psychique de l'un d'entre nous ; voilà, en tout cas, un point que je puis affirmer. Par ailleurs, le répondant qui refusait de se montrer paraissait avoir connaissance des dispositions des autres Esprits, puisqu'il distinguait entre le vouloir et le pouvoir de l'un d'eux. Il parlait comme un commissionnaire, un chargé d'affaires de l'autre monde. Si nous supposons qu'il s'agisse en réalité d'êtres supra-sensibles, la question se pose ainsi :

Y a-t-il une organisation d'autorités dans le domaine des Esprits qui viennent à l'appel des hommes? Y a-t-il juridiction, dépendances, hiérarchie officielle?

Ce sont là des questions dont je n'ai point rencontré la solution dans les quelques livres traitant de spiritisme que j'ai pu me procurer dans les quelques mois qui me séparent des petits incidents que je rapporte, questions sur lesquelles les communications suivantes vont peut-être projeter quelque rayon de lumière.

24 juillet.

Depuis quelques jours, nous avons reçu les visites les plus intéressantes. Chaque fois que la table a répondu, elle l'a fait en empruntant les manières, j'oserais dire le tempérament qu'avait de son vivant la personne évoquée.

L'esprit de Mme X..., qui était la femme la plus douce, la plus délicatement affectueuse qui fût au monde, frappe des petits coups ouatés, comme attendris. Certains mouvements du pied de la table frôlent à peine le parquet. On dirait une caresse de doigts souples sur une joue d'enfant. C'est bien ainsi que caressait la peau rose de ses bébés la charmante femme morte à vingt-cinq ans.

L'esprit de Mme R..., que tous connaissaient dans son entourage comme un virago rarement calme, se présente en tempête. Il frappe à gros coups ; le plancher résonne sous les pieds de la table. La sybille de Cumes sur son trépied n'a jamais dû connaître de pareils emportements L'esprit rage, il boude, il trépigne, il laisse des mots inachevés pour se précipiter sur les syllabes suivantes. Mme R... est bien de l'espèce des femmes acrimonieuses et toujours en gésine de scènes, créatures que la Bible compare à la gouttière qui déborde avec des fracas sinistres, au soir des grands orages.

Tel autre jour, la table avait des gestes hésitants,

timides, et semblait littéralement inquiète en donnant ses réponses; tel autre, elle n'avait que des mouvements brusques, fantasques, entrecoupés de silences survenant sans rime ni raison, en pleine phrase commencée. Et ces diverses modalités répondaient exactement au caractère connu des personnes qui s'annonçaient. Ces remarques n'infirmeraient-elles pas les prétentions de classer les phénomènes des tables tournantes dans le cycle des mouvements nerveux, involontaires?

Nous avons reçu de la sorte la visite de bon nombre d'êtres dont nous avons cru pouvoir contrôler l'authenticité, non seulement par la justesse des réponses qu'ils nous faisaient, sur des matières qu'ils avaient pu connaître, au temps de leur vie terrestre, mais aussi par leur façon personnelle de répondre, disons de parler et de se tenir.

C'est là une remarque intéressante à noter. Chaque évoqué qui se présente vient avec sa lettre de créance et se fait reconnaître par les signes matériels de son idiosyncrasie.

29 juillet.

Nous manivoquons. Au nombre des personnes dont les mains étendues couvrent la table, sont mes deux jeunes nièces.

La table ne tarde pas à entrer en vibration, et soudain, sans être interrogée, sans s'annoncer, elle déclare : Pas d'enfants.

Ne saisissant pas tout d'abord le sens prohibitif de cette phrase, je pose quelques questions qui restent sans aucune réponse.

Une dame dit : « Il est probable que cela signifie que les enfants doivent se retirer. »

Sans être directement interpellé, l'Esprit soulève fortement la table et frappe un coup sec.

Il n'y avait pas à se méprendre. Mes deux nièces se retirent.

Comme la seconde s'éloignait, je demande :

D. — Comment s'appelle l'enfant qui s'en va la dernière ?

R. — Madeleine.

C'était exact. J'interroge donc.

D. — Dites-nous votre nom ?

R. — Intermédiaire.

D. — Intermédiaire ? Mais ce n'est pas un nom ; c'est une qualité, une fonction. Intermédiaire entre qui ?

R. — Entre vous et les Esprits.

D. — Tiens, fis-je, vous êtes donc commissaire de police? Ou bien êtes-vous garçon de téléphone ?

Silence. Pendant quelque temps, la table refuse obstinément de répondre à toutes nos interrogations.

Nous eûmes, au cours de nos séances, plus d'une occasion de remarquer l'extrême susceptibilité des correspondants d'outre-terre. Leurs reproches ne nous laissèrent d'ailleurs pas ignorer que sur ce sujet ils ne souffraient point plaisanterie. J'en rapporterai quelques preuves.

Pour ne pas demeurer en froid avec l'intermédiaire, que nous sentions toujours présent à quelques vagues trépidations du bois et à une certaine nervosité des mains d'un ordre tout particulier, je me mis à faire des excuses à l'intermédiaire.

Il voulut bien les agréer. Et je continuai d'interroger, en reprenant la communication où l'avait laissée le départ de mes nièces.

D. — Et pourquoi donc ne voulez-vous pas que les enfants assistent à cette séance ?

R. — A cause de leurs idées.

D. — Ah ! très bien. Je comprends ; c'est pour ne pas éveiller en elles de mauvaises idées?

R. — Oui, et aussi la peur.

D. — Vous avez raison, car elles sont assez impressionnables.

R. — C'est pour leur bien.

Puis, sans autre interrogation, l'Esprit ajoute :

— J'amène les Esprits.

D. — Voulez-vous nous en amener?

R. — Les Esprits ne viennent pas toujours.

D. — Pourquoi? Est-ce que cela tient à nous ou à eux ?

R. — Aux deux.

D. — Il en est qui se disent toujours pressés quand ils viennent. Est-ce que leur temps est limité ?

R. — Quelquefois.

D. — Mais par qui ? Il y a donc quelqu'un de supérieur auquel ils sont tenus d'obéir? Il y a donc là-bas des disciplines à observer ?

R. — ???

D. — Ce doit être par Dieu le Maître universel. Vous ne nous en parlez pas. Pourquoi ?

R. — Ne puis pas.

D. — Vous pourriez cependant me parler avec confiance. Car si je vous interroge, ce n'est ni par vaine curiosité ni par esprit de moquerie.

R. — Les moqueurs sont bêtes.

D. — Savez-vous que l'Eglise défend de faire tourner les tables ?

R. — Oui, mais vous, vous n'êtes pas influencé en le faisant.

D. — Pourriez-vous me dire au moins où résident les Esprits?

R. — Vous qui étudiez, vous n'ignorez pas que les hommes ne le savent pas. Les morts ne reviennent jamais pour le dire.

D. — Il faut donc mourir pour savoir ce qui se passe de l'autre côté de la tombe? Est ce qu'un philosophe ancien n'a pas dit cela?

R. — Oui, Socrate. Vous pouvez étudier à votre aise. Sur terre, vous ne le saurez jamais Adieu.

Après cette séance qui nous avait fort intéressés, nous parlions entre nous, commentant les divers fragments de la réponse, lorsqu'une des personnes présentes dit :

« Remettons nos mains pour voir si quelqu'un va se présenter. »

La couronne était à peine formée sur la table que le pied se soulève et frappe à coups très distincts :

« Non les morts ne reviennent pas dire les choses d'ici. »

C'était la réplique spontanée à une observation qui venait d'être faite par l'un d'entre nous.

D. — Qui donc êtes-vous ?

R. — Le même.

D. — Mais ne voulez-vous pas nous dire votre vrai nom.

R. — Non, non (à plusieurs reprises).

D. — Vous connaissons-nous ?

R. — Non.

D. — Nous connaissez-vous ?

R. — Oui, d'ici.

D. — D'ici, c'est-à-dire d'où vous êtes. Vous ne nous avez donc pas connus sur terre. Il fut donc un temps où vous avez vécu sur terre ?

R. — Oui.

D. — Vous avez été un être humain semblable à nous ?

R. — Oui.

D. — Et maintenant que vous êtes un Esprit dépouillé de son corps par la mort, vous avez acquis une connaissance que vous n'aviez pas auparavant ?

R. — Oui.

D. — Donc, l'âme ne meurt pas. La personnalité subsistant, est-elle immortelle ?

A cette question que je reprends sous plusieurs formes, la table soulevée refuse de répondre. Elle s'agite, elle trépide, elle est secouée comme d'un frisson de souffrance. Je continue.

D. — Mais vous avez tort de ne vouloir pas réponpondre. Car vous m'avez renseigné indirectement. Vous avez dit : 1° Que vous avez vécu semblable à l'un de nous, sur la terre, et qu'alors vous ne nous connaissiez pas.

R. — Oui.

D. — 2° Que vous êtes maintenant à l'état d'esprit, et que vous nous connaissiez d'où vous êtes ?

R. — Oui.

D. — Donc l'âme subsiste à la mort, développe ses qualités et son champ d'action, donc elle est immortelle ?

R. — Oui.

Ce oui fut frappé d'un coup violent, comme un aveu de dépit. Et brusquement, sans adieu, l'esprit cessa complètement d'agiter la table. Il était parti, colère sans doute d'avoir cédé à la logique une parcelle de ces vérités si jalousement célées par les vivants d'outre-tombe.

Pendant plusieurs jours, les esprits refusèrent de se présenter à la manivocation. L'Intermédiaire seul, — du moins nous jugeons que c'était lui — agita la table à plusieurs reprises pour annoncer : « Personne ne viendra », ou bien « Les Esprits ne peuvent venir ». Lorsque nous insistions longuement en tenant les mains sur la table, deux forts coups résonnaient, sans préambule et sans formule de congé : « Non ».

C'était le refus catégorique de l'Esprit de venir de nouveau se compromettre par d'indiscrets aveux.

Mais, pendant toutes ces séances, nous remarquions, aux détails que j'ai déjà signalés, que l'agent n'était pas éloigné. Il semblait même prendre part à la conversation par certaines vibrations latentes. Un jour qu'une des dames évocatrices avait dit : « Il faudrait pourtant bien qu'il vienne », la table se souleva brusquement, et à coups très fortement marqués :

R. — Please don't.

Or, il se trouvait que cette dame était anglaise. Cette formule marquait bien l'intelligence de l'Esprit et sa science d'abréviation, car il n'eût pu s'exprimer en français que par une phrase beaucoup plus longue ; par exemple : « Je vous en prie, veuillez ne pas insister. »

La personne ainsi interpellée eut la malheureuse idée de prendre la chose en riant. « Ah ! je comprends, dit-elle, c'est aujourd'hui samedi. Les esprits ne peuvent pas venir ; ils sont à prendre leur bain. » Nous fûmes châtiés de cette boutade par plusieurs jours de silence.

3 août.

L'Intermédiaire se présente enfin.

Sa première parole fut celle-ci : « Nous ne viendrons plus si vous vous moquez. »

D. — Mais, nous ne nous moquons nullement. Nous vous demandons et nous vous écoutons sérieusement.

R. — Si, vous vous moquez... Bains.

Nous apaisons les rancunes de notre visiteur en lui adressant les plus plates excuses. Je le prie de ne pas me priver de ses interviews à cause d'un mot qui n'était le fait que d'une seule personne sans intentions irrespectueuses.

R — Vous, vous avez ri.

C'était vrai, je ne m'en étais pas privé.

La paix faite sur ce chapitre, nous entamons une conversation dans laquelle je m'efforçais de soutirer à mon auditeur quelques bribes substantielles de renseignements.

D. — Vous avez donc une organisation hiérarchique entre vous, puisque vous appelez les Esprits et que ceux-ci vous obéissent ?

R. — Oui.

D. — Est-ce que chaque esprit peut être successivement appelé à la fonction d'Intermédiaire.

R. — ?

D. — Comment appelez-vous les Esprits ? Comment viennent-ils ?

R. — En un clin d'œil, s'ils peuvent venir.

D. — Ne pourriez-vous pas m'expliquer comment cela se fait ?

R. — Non ; tout est différent de ce que vous connaissez. Rien ne se fait comme sur la terre.

D. — Vraiment, vous ne nous dites pas grand'chose d'intéressant. Lorsque nous vous interrogeons sur un point utile à élucider, vous vous dérobez.

R. — Nous ne pouvons pas dire beaucoup plus que vous ne savez.

D. — Mais alors, il y a peu d'avantage à communiquer avec les Esprits.

R. — Bien peu.

D. — Cependant les Spirites, qui prétendent être en commerce régulier avec l'au-delà, apprennent mille choses importantes.

R. — Ils apprennent fort peu.

D. — Les saints qui ont des extases et des visions, ne savent-ils rien ?

R — Quelques-uns.

D. — Il est donc futile de vous appeler.

R. — Ecoutez-bien, ce sera long.

Alors, avec une majesté incroyable, une lenteur et une possession de soi pour ainsi dire surhumaines, la table se lève, et, en retenant, comme par respect, la chute du pied qui touche le parquet, frappe chacune des lettres du mot qui suit, de manière à nous causer une véritable émotion.

DIEU ne nous révèle rien des choses de l'autre côté de la mort, alors, nous ne pouvons le faire non plus.

Etonné de cette explication, je dis :

D. — Est-ce donc à cause de ce nom saint que vous avez frappé avec tant de solennité ?

R. — Oui. Sa volonté soit faite.

Et l'Intermédiaire se retire, en scandant gravement chacun de ces mots.

4 août

Nous désirons élargir, si possible, l'étroite fissure par où l'Esprit a projeté un rayon pâle de la lumière des choses de l'au-delà. Nous manivoquons.

L'Intermédiaire se fait connaître.

Mme Cherrier, dont je rapporterai les démêlés avec l'Esprit de sa belle-sœur, Stella, s'adresse à l'illustre appariteur du monde invisible.

D. — Est-ce que vous savez que ma belle-sœur s'est présentée sans que je l'eusse appelée ?

R. — Oui.

D. — Savez-vous qu'elle m'a insultée, menacée ? Et que je lui ai répondu sur le même ton ?

R. — Oui.

D. — J'ai bien fait, n'est-ce pas ?

R. — ?

D. — Mais puisque c'est vous qui l'avez amenée, vous êtes responsable. C'est une diablesse.

R. — Non, c'est un mauvais Esprit.

D. — Eh bien, ne l'amenez plus.

R. — Elle viendra, si vous évoquez.

D. — Mais nous ne l'avons nullement demandée. Je ne veux pas la recevoir.

R. — Chaque fois que vous évoquez, les mains sur la table, elle peut venir.

D. — Alors, elle vous échappe, elle passe sans que vous puissiez la retenir ?

La table se soulève brusquement et, comme indignée, frappe deux énormes coups suivis de cette réplique :

R. — Non, personne absolument ne peut venir sans que je l'amène. Vous évoquez : j'amène.

Il me semble que nous touchons ici à l'organisation extra-planétaire de la police des Esprits. Je prends donc la parole pour essayer d'obtenir quelques éclaircissements.

D. — Ce sont des choses bien intéressantes, cher Esprit. Ne voudriez-vous pas vous expliquer un peu ?

R. — J'amène ceux qui peuvent ou veulent venir.

D. — En sorte qu'il faut distinguer dans votre sphère deux catégories, ou du moins deux états : les Esprits qui auraient la volonté de venir, mais ne le peuvent pas, et les Esprits qui, pouvant venir, veulent ou ne veulent pas.

R. — C'est cela.

D. — Pourrez-vous nous dire pourquoi ils ne peuvent pas ?

R. — ?

D. — Dans quelles conditions amenez-vous ?

R. — Lorsque vous évoquez sans appeler personne

en particulier, celui qui veut venir vient, s'il le peut, et je suis obligé d'amener.

D. — Ah ! parfait. En sorte que chez vous, comme chez nous, lorsqu'il y a une place à prendre, la canaille est toujours plus empressée que les honnêtes gens. C'est ce qui nous explique la venue de Stella que nous n'appelions pas. Elle s'est précipitée au coup d'appel, et vous avez dû l'amener.

R. — Oui.

D. — Et lorsque nous appelons quelqu'un en particulier, vous l'amenez?

R. — S'il peut et s'il veut venir.

Je reprends à haute voix cette explication donnée lambeau par lambeau, pour en faire contrôler la justesse par l'Intermédiaire. Et quand j'eus fini le dernier terme.

R. — C'est cela. ENFIN.

Cet « Enfin » fut frappé à gros coups, comme avec des mouvements de soulagement. Ce fut le dernier mot de cet Esprit, qui ne revint plus. Jugea-t-il que notre compréhension était trop lente à s'éveiller ? Ou plutôt estima-t-il qu'il s'était assez amusé de nous?

Aux lecteurs de juger. Mais si tout n'est pas fantasmagorie et mensonge dans ces réponses des agents invisibles, n'y a-t-il pas dans les pages qui précèdent quelques éléments aptes à contribuer à l'étude de ce monde d'ombres parlantes et de troublants mystères.

(*A suivre.*) L'ABBÉ GAFFRE.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *La vocation d'Emeraude.*

Les journaux se sont amusés du cas singulier de ce diplomate russe, M. Nicolas de Raylau, dont la mort vient de révéler la véritable personnalité : c'était une femme. Nul ne s'en était jamais douté, pas même ses épouses, car il se maria trois fois. Et l'on a rappelé les précédents célèbres, le chevalier d'Eon, la Maupin, etc.

Les femmes qui renoncent à leur sexe le font généralement dans un but d'ambition ou d'intrigue. Mais il y en eut, cependant, qui déposèrent l'habit féminin pour les motifs les plus désintéressés et les plus hauts. L'Eglise en a placé plusieurs sur des autels, notamment sainte Hildegonde, sainte Marina, sainte Pélagie-Marguerite, sainte Théodora et sainte Euphrosyne, dont on célèbre précisément la fête aujourd'hui, 1er janvier. Son histoire est romanesque et charmante.

Elle était fille d'un riche seigneur d'Alexandrie, nommé Paphunce, favori de Théodore le Jeune. Paphunce et sa femme étaient restés longtemps sans avoir d'enfants ; ils s'en désolaient, et, comme ils étaient fort pieux, demandaient des prières à tous les monastères d'alentour pour obtenir cette bénédiction. Enfin, une fille leur naquit, qu'ils nommèrent Euphrosyne, c'est-à-dire *allégresse*. Elle était belle comme le jour.

Quand elle eut dix-huit ans, son père voulut la marier à un des principaux seigneurs de la Cour. Mais la jeune fille, silencieuse et méditative, montrait peu de goût pour le monde. Elle n'avait pas de plus grand plaisir que de causer avec les frères quêteurs des monastères dont Alexandrie était tout entourée, qui venaient chaque jour tendre leur besace à l'aumône. L'un, entr'autres, nommé Arcadius, qui était aveugle, se guidait avec une justesse surprenante au moyen d'un bâton. Elle lui demandait combien de frères ils étaient au couvent, et si l'abbé admettait tous ceux qui se présentaient pour partager leur sainte vie. — Certes, répondait Arcadius ; il observe la parole du Christ : je ne rejette pas ceux qui se présentent à moi. — Mais chantez-vous tous ensemble dans la même église ? et jeûnez-vous tous ensemble ? demandait la jeune curieuse. — Nous chantons tous ensemble, disait le frère, mais chacun jeûne de son côté, comme il lui plaît. — Ah ! s'écriait la pieuse enfant, je serais bien heureuse de vivre comme vous pour Dieu, mais je crains d'affliger mon père qui veut me marier avec un grand seigneur, à cause de ses richesses.

Elle interrogea un autre moine en grand renom de sainteté. — « Mon père est riche et pieux, lui dit-elle, mais ma mère est morte et pour éviter que ses biens ne tombent en des mains étrangères, il veut me marier. Or, j'ai résolu de me consacrer à Dieu. Que dois-je faire ? » Le moine lui répondit avec force : « Le Sauveur a dit : Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi... Va où Dieu t'appelle. Quant aux biens de ton père, il y a assez d'hôpitaux, de couvents et de malheureux pour les recueillir. »

Résolue à suivre sa vocation, Euphrosyne se disait pourtant : « Si je vais dans un couvent de femmes, voudra-t-on m'y recevoir? Et puis mon père m'en fera sortir pour me marier. Mais si je me présentais dans un couvent d'hommes, certes mon père ne penserait jamais à m'y chercher. » C'est pourquoi elle prit des vêtements d'homme et elle frappa à la porte du monastère où Arcadius était quêteur.

(Métaphoste fait observer, à ce propos, qu'il y a dans la vie des saints des traits plus admirables, et que si nous pouvons toujours nous efforcer aux vertus

dont ils nous ont donné l'exemple nous ne pouvons pas les suivre dans les voies extraordinaires où Dieu les a conduits. Ainsi, tout bon chrétien imitera de son mieux l'abnégation et le renoncement d'Euphrosyne, mais nul ne devrait, à moins d'une inspiration évidente du ciel, recourir au déguisement dont elle se servit.)

Nous avons laissé Euphrosyne frappant à la porte du monastère. Le portier la conduisit devant le père abbé, qui crut voir un jeune homme et lui dit : — Que demandez-vous, mon fils ? Elle répondit : — Depuis mon enfance, j'ai toujours souhaité d'entrer dans un couvent pour servir Dieu comme vous le faites, et maintenant je resterai avec vous, si vous le voulez. L'abbé reprit : — Soyez le bienvenu, venez visiter notre monastère et s'il vous convient, vous pourrez y rester. Quel est votre nom, mon fils ? — Je m'appelle Smaragde (ce qui veut dire *Emeraude*). — Vous êtes encore bien jeune et il n'est pas bon que vous soyez seul ; je vous donnerai un maître qui vous apprenne la règle et vous instruise. L'abbé fit alors appeler un saint religieux nommé Agapit et lui dit : — Je vous remets ce jeune homme, dont le nom est Emeraude ; traitez-le comme votre fils.

Or, Emeraude était très beau ; à l'église, son gracieux et tendre visage donnait des distractions mondaines aux bons religieux. Ils s'en plaignirent à l'abbé, lequel conseilla au novice d'habiter une cellule. Emeraude en fut bien aise ; il vécut dans une retraite absolue, se mortifiant par les jeûnes et les veilles, toujours en oraison. Le monastère entier était émerveillé de sa sainteté.

Cependant Paphunce, désespéré, cherchait sa fille dans l'Egypte entière. Il avait fait fouiller toutes les maisons de la ville, et tous les couvents de femmes, et les cavernes des alentours, et les forêts. Il vint enfin à son vieil ami, le supérieur du monastère, et lui dit : « Priez Dieu qu'il me fasse retrouver ma chère enfant ! » L'abbé pria, les moines, qui aimaient beaucoup Paphunce, prièrent. « Ayez confiance, Dieu vous la rendra. De même, Jacob, après avoir perdu son fils Joseph, le retrouva dans la joie, disait l'abbé. Mais Paphunce, découragé, secouait la tête.

L'abbé lui dit un jour : « Nous avons ici un moine très pieux et très saint, malgré sa jeunesse ; peut-être saurait-il vous consoler. « On conduisit Paphunce à Emeraude. Il ne la reconnut pas, car le jeûne et les macérations avaient altéré ce doux visage. Du reste, dès qu'elle vit son père, elle s'empressa de rabattre son capuchon ; et il crut que les larmes qu'elle ne pouvait retenir étaient causées par la compassion.

Le jeune moine parla donc très éloquemment au vieux patricien de la nécessité de se soumettre avec amour à la volonté de Dieu. « De même qu'il faut l'aimer plus que son père, il faut l'aimer plus que ses enfants. » Etait-ce l'éloquence ou la douceur de la voix ? Paphunce se sentait ému. Il revint souvent, s'attachant de plus en plus au jeune moine ; des années passèrent ainsi.

Un jour, Emeraude, épuisée par sa vie d'austérités, tomba malade et comprit qu'elle allait mourir. Elle attendit avec impatience la visite quotidienne de Paphunce, et lui dit : « Restez près de moi, je vous en prie, jusqu'à ce que tout soit fini ». Il gémissait : « Faut-il encore vous perdre, après avoir perdu ma fille, vous qui m'aviez un peu consolé de sa perte et qui m'assuriez que je la retrouverais ! » Emeraude, sentant son corps se glacer, saisit la main du vieux seigneur : « Voilà que je suis parvenue au bout de ma course et au but de mes vœux, non par mes propres forces, mais grâce au secours de Dieu. Ne vous affligez plus au sujet de votre fille Euphrosyne, car c'est moi-même, et vous êtes mon cher père. Faites-moi la charité de n'en rien dire, et quand je serai morte, présidez vous-même à ma dernière toilette. »

Ayant ainsi parlé, elle expira ; Paphunce s'affaissa sur ce cher corps en poussant des cris déchirants ; les moines accoururent et ainsi fut connu le secret d'Emeraude. Tous les moines vinrent pleurer sur le corps de la sainte. Le vieil aveugle Arcadius, qui l'avait connue enfant, se pressait, tâtant les murs de son bâton. Il s'inclina en sanglotant sur ses mains bénies, puis se releva avec un grand cri : sa cécité s'était dissipée à ce contact ; il voyait.

Paphunce donna tous ses biens au monastère ; il y entra lui-même comme frère et on lui donna la cellule de sa fille, où il mourut saintement.

GEORGE MALET.

Qu'on me permette de corriger dans mon dernier article deux fautes d'impression qui changent complètement le sens de la phrase : « La servante qui les conduisait », au lieu de *connaissait*, et « lui jetant un regard furieux », au lieu de *lumineux*.

PRIME A NOS LECTEURS

A l'occasion des étrennes, le professeur Félix, qui nous a donné jadis de si curieux articles sur l'Onomancie (divination par les noms), a bien voulu, par suite d'un arrangement que nous avons pris avec lui, offrir une consultation gratuite à tous ceux de nos lecteurs qui auront la curiosité de la lui demander. Il suffira de se présenter chez lui, porteur du présent numéro de l'Echo, ou de lui écrire, en envoyant, en même temps qu'un timbre pour la réponse, le bon imprimé sur la couverture.

L'OCCULTISME

(*Suite*)

D'où les conclusions du livre du docteur Lapponi, médecin de Leurs Saintetés Léon XIII et Pie X : « *Lo spiritismo è la manifestazione di attività di ordine preternaturale... Lo spiritismo di oggi è identico alla magia e alla necromanzia dei Greci, dei Romani e del Medio Evo... Lo spiritismo è sempre pericoloso, dannoso, immorale, riprovevole, e da condannare e da interdire severissimamente, senza restrizione, in tutti i suoi gradi, in tutte le sue forme, e sotto tutte le sue possibili manifestazioni.* » Cela rappelle la condamnation de l'hypnotisme par l'évêque de Madrid, Mgr Sancha Hervas, dans sa lettre pastorale du 19 mars 1888.

En dehors du catholicisme, le rabbin Dante A. Lattes pense que « le spiritisme, qui est devenu une science expérimentale, sévère, étendue, est sur le point de nous dévoiler les mystères de l'au-delà, en transformant en conviction sûre ce qui n'est actuellement que de la foi. » Au contraire, le protestant Godfrey Raupert s'étonne « du silence des pasteurs et des chefs de l'Eglise anglicane devant le danger qui, à son avis, menace la foi » et il approuve « les religions orthodoxes dans leur condamnation de l'évocation des esprits comme une chose immorale et comme une violation des secrets que l'Eternel a voulu cacher à l'homme. »

Anathèmes, craintes, illusions, tout cela disparaît si, comme j'en suis convaincu, il n'y a absolument rien de démontré et de vrai dans l'*hypothèse spirite*. On peut et on doit discuter l'existence des faits sur lesquels cette théorie s'appuie. Mais ces faits, fussent-ils absolument démontrés, n'impliquent à aucun titre l'évocation d'esprits, et ne prouvent donc ni la survivance, ni les anges, ni les démons.

Le docteur Surbled dit très justement : « Nous n'apercevons pas là une base pour l'apologétique et nous y dénonçons au contraire une illusion dangereuse, une véritable erreur de tactique. »

Il ne faut pas plus voir dans ces études un instrument de combat contre les doctrines spiritualistes et religieuses. Je ne suis pas de l'avis de M. Richet quand il dit que, depuis et par ses recherches, « le surnaturel est devenu phénomène naturel. » Non ! Comme je l'ai dit plus haut, l'occulte n'a rien à voir avec le surnaturel, ni pour l'étayer ni pour le renverser. L'étude de l'occultisme n'est donc pas et ne sera jamais un instrument d'apologétique pour personne, en même temps qu'elle n'est une gêne ou une objection pour personne. Elle est permise à tous, croyants ou incroyants, spiritualistes et matérialistes, n'étant, de sa nature, contradictoire à aucune doctrine philosophique ou religieuse.

Cela dit, pourquoi cette étude apparaît-elle si difficile ? Pourquoi le travail de contrôle n'est-il pas encore terminé et comment y a-t-il encore de l'occulte, alors que beaucoup de ces faits sont affirmés et ont été observés, non seulement par des hommes d'une absolue et indiscutée bonne foi, mais par des hommes qui, comme William Crookes et Charles Richet, par exemple, sont de vrais savants, savent ce que doivent être une méthode et une expérience scientifiques ?

La raison en est simple : c'est que les phénomènes occultes ne peuvent pas être reproduits à volonté et que, par suite, on ne peut pas leur appliquer les procédés habituels et rigoureux du contrôle scientifique. D'abord il faut un médium, c'est-à-dire un individu particulier, à aptitudes spéciales : on ne peut donc pas, à tout coup, avec n'importe qui, faire une expérience dans un laboratoire, quelque bien outillé qu'il puisse être. De plus, quand on a le médium, l'expérience ne réussit pas toujours ; il y a une contingence dans les résultats, une complexité, et, disons-le, un mystère dans le déterminisme, qui multiplient les échecs et enlèvent même aux expériences qui réussissent, une partie de leur valeur.

M. Maxwell, qui s'efforce de soumettre l'étude de ces phénomènes à la « discipline scientifique », reconnaît qu'au moins en apparence ils sont « rebelles à cette discipline ». On peut *observer* mais non *expérimenter*, parce qu'on ne connaît que trop imparfaitement les conditions des faits, « antécédents nécessaires du phénomène cherché ». Si les savants « veulent *a priori* établir les conditions de leurs expériences, ils risquent fort de n'avoir aucun résultat appréciable. » M. Charles Richet déclare aussi qu'il a été « longtemps embarrassé » par « la difficulté d'avoir des expériences précises » ; que « maintenant encore, après de longues années d'études », cette difficulté lui « paraît des plus sérieuses ». Car « de fait, à mesure qu'on multiplie les précautions, les mensurations, les contrôles, il semble qu'on atténue l'intensité des phénomènes. »

La constatation est très juste. C'est là une difficulté très réelle dans l'étude de l'occultisme. Mais ce n'est pas une difficulté insurmontable, une fin de non recevoir définitive.

Si ces phénomènes existent vraiment, ils ont leur déterminisme. Ce déterminisme est complexe, encore inconnu ; mais il existe, si les faits existent. Il ne faut donc pas désespérer de le découvrir. En tous cas, on a le droit de le rechercher.

Pour expliquer cette impossibilité actuelle d'expéri-

menter sur ces phénomènes, M. Maxwell dit : « La matière vivante ne réagit pas comme la matière inorganique ou comme les substances chimiques. » Rien de plus juste ! Mais il y a bien des phénomènes biologiques dont on connaît le déterminisme. Toute la physiologie est bien fondée sur l'expérimentation. Le déterminisme biologique est évidemment beaucoup plus complexe et par suite plus difficile à analyser que le déterminisme physico-chimique ; mais il n'est pas inaccessible aux procédés d'étude de la science positive. Même, parmi les phénomènes biologiques, les phénomènes psychiques, qui sont encore beaucoup plus complexes, peuvent être scientifiquement étudiés. Papus oppose, par les caractères indiqués plus haut, le fait psychique au fait scientifique. Ce n'est exact que si on fait du mot psychique un synonyme d'occulte. On peut dire qu'il y a aujourd'hui une étude expérimentale et scientifique du psychisme.

D'ailleurs, ce qui s'est passé pour l'ancien occultisme, pour les phénomènes, autrefois occultes, aujourd'hui « désaffectés », est singulièrement instructif. Pour l'hypnotisme, pour les tables tournantes, il faut bien un sujet, un médium et cependant on est arrivé à en connaître le déterminisme expérimental et à les faire entrer dans la science positive.

En tous cas, il ne faut se lasser de le redire, parce que là est le nœud de la question, l'existence des phénomènes occultes ne sera scientifiquement et définitivement établie que quand on aura fait pour eux ce que Charcot et le professeur Bernheim ont fait pour l'hypnotisme, quand on en aura fixé le *déterminisme*. Il y a trois ou quatre ans, M. Charles Richet m'écrivait : « J'ai par devers moi, depuis quelques mois, quelques faits qui me semblent défier toute critique. Ils n'ont qu'un tort, c'est d'être non répétables et uniques, de sorte que ce n'est pas encore le moment scientifique et je ne les publie pas. » On ne saurait mieux dire. Il faut arriver à la constatation du fait *scientifiquement répétable*. Jusque-là, il n'y a rien de fait.

Une autre difficulté, grave entre toutes, vient encore décourager les travailleurs : ce sont les *fraudes* des médiums.

Il ne faut rien exagérer, et il serait ridicule de poser d'emblée que tous les médiums fraudent, et surtout de dire qu'ils fraudent toujours, alors même qu'ils sont convaincus d'avoir fraudé quelquefois. Mais enfin, il est certain que les fraudes existent et sont fréquentes. Elles sont de deux genres : les unes sont conscientes et voulues, les autres sont involontaires et inconscientes.

Plus dangereux sont les sujets de bonne foi qui trompent sans le vouloir et sans en avoir conscience. L'existence de ce genre de fraudes est scientifiquement établie depuis qu'on a analysé le mécanisme des tables tournantes. Toute personne d'absolue bonne foi qui fait tourner une table est un fraudeur (1) inconscient.

En tous cas, conscients, inconscients ou mixtes (comme dit M. Maxwell), nombreux sont les médiums que l'on a convaincus de fraude, au moins dans un certain nombre d'expériences.

Le 17 décembre 1904, est morte en Allemagne Anna Rothe, le « médium aux fleurs », célèbre par ses apports de fleurs et de fruits. La police prussienne et l'empereur Guillaume lui avaient fait intenter un procès retentissant, dans lequel il a été démontré qu'elle avait fraudé, au moins dans un grand nombre de circonstances. Le médium australien Bailey avait opéré, dans son pays, des apports si extraordinaires que la *Société d'Etudes psychiques* de Milan l'a fait, à ses frais, venir en Europe. L'organe de la Société *Luce e Ombra* a rendu compte des expériences faites dans cette ville. Mais, comme l'a remarqué C. de Vesme, il opérait toujours dans l'obscurité et n'a jamais voulu être déshabillé complètement avant les séances, craignant de prendre froid ; en le palpant, on trouva un jour un corps dur, qu'il dit être une loupe et dont on a négligé de préciser l'histoire ultérieure. Quand on multipliait les précautions de surveillance, on avait des séances déplorables. Après l'une d'elles, Bailey, prétextant des affaires de famille, repartit pour l'Australie. On comprend que le romancier Fogazzaro ait trouvé peu sérieuses les manifestations médianimiques ainsi obtenues.

Stade, « l'un des plus célèbres médiums de la deuxième moitié du siècle dernier », avait pour spécialité « l'écriture directe sur les ardoises ». Un jour, à Londres, « le médium venait à peine de placer sous la table l'ardoise, lorsque Lankeser la lui arracha des mains et constata qu'elle contenait déjà de l'écriture. » Ce fut le point de départ d'un procès qui a fait beaucoup de bruit.

Charles Eldred, de Nottingham, avait obtenu de curieuses matérialisations. Mais on trouva dans le dossier de sa chaise une cachette dans laquelle il y avait « une tête de maille avec un masque couleur de chair ; six pièces de belle soie blanche de la Chine, deux pièces d'un drap noir très fin, trois barbes de formes différentes, deux perruques, une petite lampe

(1) Il va sans dire que, dans ces cas, comme dans le cas des prestidigitateurs avoués, je détourne les mots *fraude* et *fraudeur* de leur sens vrai, puisque dans l'espèce il n'y a aucune *intention* de tromper.

électrique avec quatre mètres de fil (1)... » A la même époque, le médium Craddock a été saisi par le bras et retenu par le lieutenant-colonel Mark Mayen au moment où il faisait lui-même l'esprit matérialisé. Il a pour cela été condamné, comme *a rogue and a vagabond*, à une amende de dix livres sterling ou à un mois de prison (2). L'année précédente, le médium Ebstein avait été, de même, démasqué, dans une séance de matérialisation, par l'allumage inattendu de la lumière électrique qui montra « un mannequin badigeonné de peinture lumineuse (3). » Pour Mme Piper, le grand médium dont les révélations ont permis à Hodgson d'écrire ses « aperçus d'un autre monde », le docteur Bérillon « a fait les plus expresses réserves » ; Podmore « croit qu'il peut y avoir de grandes présomptions de fraude » ; et M. Maxwell a rappelé ses erreurs et ses efforts « pour tirer les vers du nez de ses clients ».

M. Maxwell a montré aussi combien ont été superficielles et faussées les expériences de Hodgson avec Davey, notamment pour l'écriture sur des ardoises. « Davey a frauduleusement aussi produit des raps et des matérialisations. » Le même auteur croit que Mlle Fairlamb, Mlle Woob et un troisième médium « qui a été plus tard l'objet de discussions assez vives, ont été surpris par divers expérimentateurs, au cours d'une séance, dans des postures qui permettaient de suspecter leur bonne foi. »

Miller, le fameux médium de San-Francisco, a refusé à MM. de Rochas, Delanne et de Vesme de faire des expériences qui seraient scientifiquement contrôlées.

Enfin (4) Eusapia Paladino, dont les transes ont été observées et étudiées par des savants de tout premier ordre, a été, elle aussi, surprise fraudant, notamment à Cambridge « où les expérimentateurs ont eu la malchance de ne voir que de la fraude pendant vingt séances ». Ce qui a amené la *Society for psychical Researches* à décider qu'à partir de ce moment, elle ignorerait ce que ferait Eusapia, comme elle ignore « ce que font les autres personnes adonnées à ce métier malhonnête. »

Cette appréciation est exagérée et ce jugement est anti-scientifique.

De ces exemples de fraudes des médiums il faut se garder de conclure qu'un médium, convaincu de fraude dans certains cas, fraude nécessairement dans tous les cas ; de même qu'il serait faux d'en conclure que tous les médiums fraudent. La seule chose à conclure (et elle est déjà très importante), c'est que la fraude, consciente ou inconsciente, est ***extrêmement fréquente*** et parfois très difficile à dépister.

Dès lors, il n'est peut-être pas nécessaire de fonder, comme en Amérique, une *Anti-fakirs* (1) *Society* pour démasquer les médiums tricheurs. Mais il est nécessaire de se rappeler dans l'expérimentation un certain nombre de préceptes que je résumerai ainsi : 1° Il faut beaucoup et toujours se méfier des médiums payés, surtout des médiums professionnels et de ceux qui ont un barnum ; 2° Comme l'a très bien remarqué M. Maxwell, il faut se méfier des médiums qui réussissent toutes leurs expériences et obtiennent à tout coup les résultats prévus et annoncés ; 3° Il faut, si possible, opérer en pleine lumière et, si c'est absolument impossible, avoir un dispositif qui permette toujours de refaire brusquement la lumière à un moment absolument inattendu par le médium ; 4° Il est bon d'éprouver la suggestibilité du médium, c'est-à-dire la facilité plus ou moins grande avec laquelle on pourrait, sans qu'il s'en doutât, lui faire faire une fraude...

En un mot, il ne faudrait pas que la connaissance de ces fraudes arrêtât, comme dit Ochorowicz, « l'étude, à peine commencée, des phénomènes médianiques » et décourageât « une grande partie de ceux qui ont été sur le point de l'aborder ». Mais il faut que cette connaissance inspire une grande prudence et beaucoup de réserves dans la discussion et l'appréciation des faits de l'occultisme.

Pour finir sur ce point, je dois, sinon donner une classification des faits occultes, tout au moins indiquer l'ordre dans lequel je vais les passer en revue.

Tous ces faits se ramènent évidemment à un phénomène d'*extériorisation du psychisme* sous forme de pensée (lecture de la pensée, suggestion mentale), sous forme de mouvement (lévitation, mouvements sans contact), ou sous forme de sensation (raps, matérialisations, objets lumineux). Quand tous ces faits seront devenus scientifiques, tel sera probablement le point de départ de leur classification.

A la période actuelle (*préscientifique*) et quand il s'agit de discuter leur existence même, je préfère les classer par la dose plus ou moins grande de merveilleux qu'ils contiennent, et relativement à la distance plus ou moins grande qui les sépare encore de la science.

(1) *Annales des Sciences psychiques*, 1905-1906.

(2) *Ibid.*, 1906.

(3) *Medicina*, 1906.

(4) Je parlerai plus loin des récentes expériences de la Villa Carmen.

(1) « Dans plusieurs Etats de l'Amérique, les spirites appellent *fakirs* les médiums qui trichent » (*Annales des Sciences psychiques*, 1906).

Je les divise donc en deux groupes. Le premier comprend les *faits dont la démonstration, si elle est possible, paraît en tous cas lointaine* (télépathie et prémonitions, apports à grande distance, matérialisations). Le second comprend les *faits dont la démonstration est peut-être moins éloignée et en tout cas doit être recherchée tout d'abord* (suggestion mentale et communication directe de la pensée ; déplacements voisins sans contact, lévitation et raps ; clairvoyance).

Je commence ainsi par les faits les plus compliqués, les moins vraisemblables, les plus éloignés d'une démonstration scientifique, pour terminer par les moins invraisemblables, ceux auxquels on devrait, à mon sens, limiter les recherches expérimentales actuelles.

IV. — FAITS DONT LA DÉMONSTRATION, SI ELLE EST POSSIBLE, PARAIT, EN TOUS CAS, LOINTAINE.

Télépathie et prémonitions. — On appelle télépathie (1) une sensation éprouvée par un sujet A quand, à une grande distance, il arrive un événement grave (maladie, accident, mort) à un sujet B que ne relie à A aucun des moyens connus de communication psychique. Ainsi la femme d'un soldat, pendant la guerre de 1870, voit son mari tomber, le pantalon couvert de sang, et apprend le lendemain qu'en effet il a eu les deux jambes emportées par un boulet. Voilà de la télépathie.

Dans ce cas, le sujet B n'intervient pas dans la production de la sensation chez A. C'est ce qui, avec la distance, différencie la télépathie de la transmission de la pensée, que j'étudierai plus loin.

Si la sensation *précède* le fait auquel elle correspond, cela devient un *pressentiment*, une *prémonition*.

Ne voulant pas m'occuper du tout de surnaturel, je ne parle ici ni de divinition ni de prophétie (2). M. Flournoy m'a reproché d'avoir mis la divination hors de la science actuelle et *future*. Il reste cependant évident que qui dit divination dit processus anti ou tout au moins extra-scientifique. En science, on peut prévoir, pressentir, c'est-à-dire indiquer des choses futures en se fondant rationnellement sur les choses connues (passées ou présentes) ; mais on ne devine pas, on ne prophétise pas. La divination, étant hors de la science, même de l'avenir, ne fait pas partie de l'occulte, tel que je l'ai défini.

Dans la télépathie, au contraire, il n'y a rien qui soit contradictoire à une démonstration scientifique plus ou moins prochaine. Déjà, en 1890, M. Alfred Fouillée disait dans la *Revue* (1) : « Il est possible qu'il y ait ou plutôt il est impossible qu'il n'y ait pas des modes de communication à travers l'espace qui nous sont encore inconnus. On peut construire des télégraphes sans tous les fils télégraphiques ordinaires. » La chose est possible, n'est pas anti-scientifique. Il s'agit de savoir si elle existe.

Les faits publiés de télépathie sont extrêmement nombreux. On en trouvera dans tous les journaux spéciaux, dans le livre du docteur Dupouy et surtout dans celui de Gurney, Myers et Podmore (*Les Hallucinations télépathiques*). Dans ces expériences, l'énormité de la distance à franchir n'est pas un obstacle. Le *Light of Truth* a publié l'histoire contée par le professeur James Hyslop (de l'Université de Columbia) d'un message transmis, par l'intermédiaire du médium Mme Eleonora Piper, de l'Amérique du Nord en Angleterre. Ce message envoyé en anglais fut reçu en latin. Hyslop « est bien persuadé » qu'il y a eu un esprit interposé.

M. Xavier Pelletier écrivait tout récemment dans l'*Echo du Merveilleux* : « La faculté de vue à distance, de pressentiment, ne peut être niée aujourd'hui, tant sont nombreux les exemples qu'on en rencontre. »

On publie aussi beaucoup de cas de divination et de prophétie. Les *Annales des Sciences psychiques* se sont souvent occupées de Mlle Couëdon. Dans le même numéro du 1er avril 1906 de l'*Echo du Merveilleux*, il y a une prophétie de Mlle Couëdon (du 5 novembre 1896) sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, une prophétie de Nostradamus (de 1566) sur la catastrophe de Courrières (2). Dans le numéro du 1er mars du même journal, Mme Maurecy raconte une visite qu'elle a faite à deux voyantes, « qui toutes deux ont la vision de la guerre probable. L'une dit que nous serons vainqueurs, l'autre affirme exactement le contraire. Ce qu'il y a de curieux, ajoute le baron de Novaye (le 15 mars), c'est que pour celui qui a étudié les prophéties, cette contradiction inconciliable en apparence est parfaitement explicable... »

Les personnes capables de mener à bien ces expériences sont si nombreuses que les mêmes journaux ont annoncé un *Congrès de prophètes* (mai 1906) à Londres dans Exeter Hall, et, vers la même époque, un *trust de sorcières* dans la province de Bari, à Molfetta.

Dans tous les faits de télépathie proprement dite,

(1) J'aimerais mieux le mot, moins généralement employé, de *telesthésie*.

(2) Je parlerai plus loin des voyantes et des faux prophètes.

(1) Alfred Fouillée, *Le physique et le mental à propos de l'hypnotisme. Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1891, et la *Psychologie des idées-forces*, 1893, t. II, p. 394).

(2) Je parlerai plus loin de la voyante de Saint-Quentin.

le médium est impressionné par un sujet *vivant*. Cette dernière condition ne paraît pas indispensable, et on a utilisé certains médiums pour découvrir des cadavres.

On a vu plus fort encore. Le sujet impressionnant peut être mort depuis un grand nombre d'années : le médium, s'il est de la variété *psychomètre*, pourra reconstituer cette personne et la vie de cette personne, pourvu qu'on lui fasse toucher et palper un objet (un bijou par exemple) ayant été porté par cette personne quand elle vivait. Dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 janvier dernier, on lisait des expériences de ce genre faites chez M. Dace, et peu après (juillet 1906) on apprenait, non sans quelque étonnement, par tous les grands journaux quotidiens (l'*Eclair* de Paris, *le Matin*) que M. Gayet, l'infatigable explorateur d'Antinoë, en ayant rapporté la momie dorée d'une favorite d'Antinoüs, avait confié à un psychomètre une bague trouvée dans ce tombeau afin d'être mieux fixé sur la vie de cette bacchante et de connaître son nom : Arteminisia.

(*A suivre*) J. GRASSET.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

« *Signe (dit-on) de trahison ou de perfidie, qu'une chevelure et une barbe de couleur différente* », *remarque Barbey d'Aurevilly dans ses* Diaboliques. *Où a-t-il pris cela ?*

UN CURIEUX.

*La psychométrie est à la mode : les occultistes veulent-ils que les savants officiels ou officieux s'en occupent ? Que Phaneg opère sur des débris gaulois provenant d'Alise Sainte-Reine, d'Yzernore (Ain), d'Alaise (Doubs) : qu'il détermine quelle localité fut l'*Alésia *de César.*

UN ABONNÉ DE 1897.

Indiquez-nous un lieu, en France, qui soit hanté par des fantômes, sinon toutes les nuits, au moins à des époques régulières, ou très fréquemment.

C. G.

Le Merveilleux dans la Vienne

Le département de la Vienne est, depuis quelques semaines, le théâtre de phénomènes déconcertants, que tous les journaux locaux ont décrits avec plus ou moins de complaisance.

A SAVIGNÉ

Ce sont d'abord les faits de Savigné. Ils ont été l'objet de discussions passionnées de la part des esprits forts de l'endroit. Nous laisserons ces Homais de village se gourmer entre eux. Nous rapporterons seulement cette intéressante lettre qu'un très digne prêtre, connu pour ses travaux scientifiques, M. l'abbé Grelet, a adressée à la *Semaine religieuse* du diocèse.

Voici cette lettre :

Le jeudi soir 29 novembre, à la métairie de L..., située non loin du bourg quelques jeunes gens, assis auprès du feu, s'amusaient, pour occuper agréablement la veillée, à *faire tourner une clef*, d'après les indications d'un livre qui leur aurait été donné et qui était un livre de *magie*, mauvais entre tous.

Ils se livraient depuis quelques instants à ce jeu défendu, n'y voyant aucun mal et ne prévoyant pas le danger qui pouvait en résulter pour eux, quand tout à coup l'un d'eux, un vigoureux jeune homme de vingt ans, aperçut *une ombre qui lui troubla la vue*. Il se sentit aussitôt *saisi à la tête et fut soulevé de terre*, comme par quelqu'un qui aurait cherché à l'emporter.

Le cri d'effroi que poussa alors le malheureux jeune homme fut tel que les trois autres personnes qui se trouvaient à ses côtés reculèrent épouvantées, et à l'appel qu'il lança, en même temps, avec des accents désespérés : « Allez vite chercher Monsieur le curé ! Allez vite chercher Monsieur le curé ! », on vint me mander en toute hâte à 10 heures 1/2 du soir. Quelques minutes après, j'arrivai à la maison où ce fait étrange venait de se produire. Le pauvre jeune homme était bien un peu revenu à lui ; mais la frayeur qu'il avait éprouvée avait produit une telle commotion au cerveau que sa vue se troublait encore par moments. Alors il déclarait voir une fumée épaisse, et il se prenait à crier d'une manière effrayante en *tremblant de tous ses membres* comme un enfant affolé par la peur.

Après avoir donné tous les conseils que je devais donner en pareille circonstance, je tâchais de le rassurer de mon mieux, car, il n'y avait pas à en douter, c'était bien le démon qui était apparu à ce pauvre jeune homme sous la forme d'une ombre, et, sans la protection de son ange gardien, il aurait pu peut-être payer plus cher encore une curiosité malsaine.

Le lendemain matin, le métayer trouva un de ses plus beaux bœufs étendus presque sans vie sur la litière. . . .

La nouvelle de ce fait et de ce qui s'était passé la nuit se répandit très vite, et l'émotion est grande actuellement dans toute la paroisse. J'aime à croire que ce triste exemple produira un effet salutaire et que l'on ne recommencera pas de sitôt à se livrer, à Savigné, à ces amusements dangereux.

L. GRELET,
Curé de Savigné.

A PÉRIGNÉ

Les faits de Périgné sont d'un ordre plus effrayant encore. Il semble, en en lisant la relation, qu'on assiste à une véritable scène de possession. Notre confrère, *Le Mellois*, les rapporte ainsi qu'il suit :

La commune de Périgné, si tranquille d'ordinaire, est depuis dimanche dernier le théâtre de scènes de folie qui bouleversent les cerveaux de toute la population, affolent tous les esprits et y attirent, de fort loin, des théories de gens curieux et effrayés.

Dans une ferme contiguë aux dernières maisons du bourg de Périgné, la ferme de La Touche, appartenant à M. Raimpault, et exploitée par la famille Gilbert, composée du père, de la mère, un fils et une fille, on prétendait depuis longtemps déjà entendre des bruits infernaux se produire pendant la nuit.

Dans celle de dimanche, des jeunes gens sortant du bal de Périgné, et passant devant cette ferme de La Touche, entendirent du vacarme et des vociférations. Immédiatement ils retournèrent chercher leurs camarades restés au bal et revinrent en grand nombre. Le charivari continuait. Ils se hasardèrent à regarder en entr'ouvrant un volet et virent un spectacle étrange!

La fermière et toute la famille, ainsi qu'une jeune servante, dansaient et sautaient en hurlant et presque dévêtus, autour d'une table, et, dans une excitation folle, cognaient à tort et à travers, se meurtrissant et brisant le mobilier.

Les exhortations ni les paroles n'avaient aucune prise sur eux et ils n'y prêtaient point la moindre attention. Leurs forces décuplées par l'excitation nerveuse leur permettaient d'arracher des mains les plus robustes les poutres, manches d'outils, etc., qu'on leur tendait pour essayer de les séparer.

Cette tragi-comédie, au cours de laquelle ils ont brisé leur mobilier, leur vaisselle et toutes leur vitres, a duré, avec des intermittences dues à l'excès de fatigue, jusqu'à jeudi matin, où l'état empirant sans cesse, ou se décida à prendre des mesures.

Le maire de Périgné, l'honorable M. Martin, qui avait déjà demandé des instructions en haut lieu, les fit examiner d'abord par leur médecin, M. le docteur Clais, de Saint-Romans, qui fit appeler, vu la singularité et la gravité du cas et les responsabilités qui en découlent, un de ses confrères de Melle, M. le docteur Dourif.

En présence des docteurs, les mêmes scènes se déroulèrent, vociférations et imprécations de la mère répétées par les autres membres, qui semblent lui obéir, bien qu'elle ne leur parle pas. Elle les empêche de répondre aux questions posées et de les laisser alimenter (les malheureux n'ont pris qu'une fois du café au lait depuis dimanche, dans un intervalle plus lucide).

Après ces diverses excentricités, chants mystiques, imprécations à des jaloux, les médecins virent la jeune fille briser une vitre et passer la tête à travers l'ouverture, puis la mère brisa de sa main la vitre au-dessus dont les éclats couvrirent la tête et le cou de la fille qui courait ainsi plusieurs fois le risque de s'ouvrir les veines. Après cela toute la famille sautait par la croisée.

Chacun d'eux a, du reste, des plaies ou blessures produites par des bris de carreaux, tessons de vaisselle, chocs contre les meubles, etc.

Devant cet état de choses qui pouvait, d'un instant à l'autre, devenir dangereux pour eux et pour les autres (les malades tirant parfois des coups de fusil), il s'imposait de les mettre au plus vite dans l'impossibilité de nuire.

M. le maire les fit donc attacher chacun dans un drap, et vendredi matin on les conduisit à Niort.

Tout le monde, dans la contrée, est fort monté contre un sorcier ou hypnotiseur qui, depuis de longues années, aurait suggestionné les deux femmes, leur donnant des crises nerveuses (hystériformes ont dit les docteurs), et aurait, par ses manœuvres, réussi, non seulement à les rendre malades, mais à leur soutirer une petite fortune.

La région est dans l'épouvante d'un malheur aussi atroce frappant une famille d'honnêtes fermiers, et soulevée d'une juste indignation contre celui qu'elle considère comme l'auteur responsable de cette horrible situation.

Le récit qu'on vient de lire rappelle à nos lecteurs d'autres faits du même genre bien connus, notamment les faits du presbytère de Cideville. Comme à Périgné, il y avait à Cideville un « sorcier » en cause. L'affaire eut des suites judiciaires et il fut à peu près démontré, devant le tribunal, que le sorcier en question était bien, en effet, le coupable. L'historique de cette affaire a été exposée par notre directeur dans une de ses brochures sur la Voyante de la rue de Paradis.

Nous laisserons à nos lecteurs, s'ils le jugent à propos, le soin de tirer eux-mêmes les conclusions de ce rapprochement.

LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE

UNE PRÉDICTION RÉALISÉE

M. l'abbé Combe, curé de Diou (Allier), vient de publier, chez Vic et Amat, un ouvrage fort impressionnant qui porte ce titre LE SECRET DE MÉLANIE, BERGÈRE DE LA SALETTE, ET LA CRISE ACTUELLE.

Nous nous interdisons, en général, de parler, autrement que pour les signaler, des ouvrages qui traitent de ce que nous appelons le merveilleux *classé*.

Quand un phénomène a dépassé la phase où on le nie, et que la réalité en est admise, sans contestation, soit par l'Eglise, soit par la Science officielle, nous considérons qu'il n'est plus de notre ressort.

C'est ainsi que nous parlons rarement de Lourdes et que nous cesserions de parler de Tilly, le jour où l'Eglise se serait prononcée à son sujet.

C'est ainsi que nous parlons rarement des phénomènes de l'hypnotisme, et que nous cesserions de nous occuper des phénomènes de hantise, par exemple, le jour où la Science officielle se déciderait à les accepter comme vrais et à en fournir une explication satisfaisante.

Mais cette règle n'a rien d'absolu et l'ouvrage de

M. l'abbé Combe emprunte aux événements une trop brûlante actualité, pour que nous n'en signalions pas tout l'intérêt à nos lecteurs.

M. l'abbé Combe a vécu pendant de longues années dans l'entourage de Mélanie. Il a même, croyons-nous, été son confesseur. Il possède, en tout cas, un grand nombre de lettres d'elle, qui font de lui un de ses biographes les plus documentés (1).

Il a, de plus, recueilli directement de sa bouche des prophéties fort curieuses, dont plusieurs déjà se sont réalisées.

Une des plus intéressantes est celle-ci :

Les malheurs continueront, écrit M. l'abbé Combe, d'après Mélanie, *jusqu'à l'expulsion des curés de leurs presbytères, des évêques de leurs palais; jusqu'à la fermeture et la confiscation des églises; jusqu'aux massacres du clergé, et ces massacres seront pires que sous la Terreur.*

Il résulte de ce texte que, selon la Bergère de la Salette, la persécution passera par trois phases :

1° Les curés et les évêques seront expulsés des presbytères et des évêchés ;

2° Les églises seront fermées et confisquées ;

3° Les prêtres seront massacrés.

La première phase est déjà révolue. Les presbytères et les évêchés ont été spoliés. La seconde phase s'est accomplie à demi : les églises sont confisquées ; et, si elles ne sont pas fermées encore, elles sont sur le point de l'être. Quant à la troisième phase, on n'oserait espérer qu'elle n'arrivera jamais. On ne parle pas encore de guillotiner les prêtres, mais déjà on parle de les traiter comme des étrangers et de leur enlever, sinon l'existence physique, du moins la vie civile.

Beaucoup peut-être diront que les souvenirs de M. l'abbé Combe l'ont mal servi et qu'il est très étrange, en tout cas, qu'il ait attendu pour publier cette prophétie de Mélanie que les événements qu'elle annonce aient commencé de se réaliser. De là à insinuer que c'est une prédiction faite après coup, il n'y a qu'un pas.

Le malheur pour les sceptiques, c'est que, si l'ouvrage d'où nous l'avons extrait a, en effet, paru tout récemment, la prophétie elle-même, qui date de 1901, a été publiée déjà, il y a quelques années, dans une brochure du même auteur que nous avons sous les yeux, et qui date de février 1904.

A cette époque, on croyait si peu à la possibilité des événements auxquels nous assistons en ce moment que, en juillet-août 1904, dans deux conférences que Mgr l'évêque de Moulins fit aux retraites ecclésiastiques, il prononça ces paroles du haut de la chaire :

« En vertu de mon autorité épiscopale, je vous « défends, messieurs, de lire cet écrit sur les menaces « de la Salette (il s'agissait précisément de la bro- « chure dont je viens de parler) ; je le condamne ! « J'ordonne que vous le jetiez au feu ! Non, messieurs, « le clergé séculier ne sera pas persécuté ; je vous le « certifie, je vous le garantis ; vous pouvez être bien « tranquilles ! »

L'écrit en question, alors autographié, a obtenu depuis l'*imprimatur*. Il constitue le fond du livre que M. Combe vient de rééditer chez Vic et Amat.

Il contient d'autres prophéties non moins intéressantes. Mais nous préférons y renvoyer le lecteur.

M.

(1) Pour être juste, il faut rappeler aussi l'ouvrage de M. Timothée Philalèthe, *Notre-Dame de la Salette et ses deux élus*, paru chez Henri Dedouit, 83, rue Saint-Pierre, à Caen.

En réponse à diverses demandes de nos lecteurs, voici l'adresse exacte de Mme Maya, l'intéressante voyante pyromancienne et trieuse d'épingles à laquelle Mme Maurecy a consacré un article dans le dernier numéro : *36, rue du faubourg Saint-Martin.* C'est par erreur que nous avions imprimé faubourg Poissonnière, au lieu de faubourg Saint-Martin.

ÇA ET LA

Une coïncidence

Un lecteur nous écrit :

« Permettez-moi de vous faire remarquer — cela peut vous être utile — que le 14 décembre est le jour anniversaire annuel de la signature du premier Concordat entre le Pape Léon X et le roi François Ier.

« C'est, en effet, le 14 décembre 1515 que fut signé ce concordat, à Bologne.

« La date du 14 décembre étant à la fois celle de la signature du premier concordat entre l'Eglise et la France et celle de l'application de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, offre une coïncidence bizarre. »

La main fantôme.

Marseille, 9 novembre 1906.

Monsieur,

Un récent article de l'*Echo du Merveilleux*, intitulé « La main fantôme », m'a rappelé un fait analogue qu'une mienne amie m'a raconté.

Cette dame avait une parente, demoiselle d'un certain âge, qui, ayant perdu son confesseur, se demandait un soir, dans le silence de sa chambre, à quel prêtre elle pourrait s'adresser pour diriger sa conscience, lorsqu'elle vit apparaître sur le mur en face d'elle un bras recouvert d'une manche noire et plate, comme celles des soutanes, et, tenant à ce bras, une main qui écrivit : « Allez trouver le Père X... au couvent des Dominicains. »

Cette demoiselle, très impressionnée, se promit de s'informer si le Père désigné, qu'elle ne connaissait ni de nom

ni de personne, était réellement au couvent de la rue Montaux, de Marseille.

Elle s'y rendit dès le lendemain et le portier lui apprit que le Père demandé se trouvait à l'heure même dans la maison ; la demoiselle le fit appeler et lui raconta ce qui lui était arrivé.

Le Père lui dit : « Je ne suis pas étonné ; des faits de ce genre se produisent souvent, mais ils sont si rarement d'intervention divine que nous n'osons nous prononcer ; néanmoins, si vous y tenez, je serai votre confesseur. »

Il le fut pendant des années et cette demoiselle se félicita toujours de la direction donnée à sa conscience.

UNE ABONNÉE.

Une prédiction réalisée.

Faut-il croire à l'influence fatidique de certains nombres ?

Dans l'interview de Mme de Poncey, que René Lebon rapporte dans le numéro de l'*Echo* du 1er novembre, nous trouvons les lignes suivantes, qui semblent vouloir confirmer cette hypothèse :

« Faisant allusion à la tragique disparition du sous-marin *Lutin*, la voyante me dit :

— « J'ignore quels sont ceux qui ont donné à ces navires de semblables noms. Le *Farfadet*, le *Lutin*, ont misérablement fini : *Je vois le Gnome et le Korrigan amener des catastrophes aussi épouvantables.* Ce sont des noms « maléficiés !! »

L'accident du *Gnome*, caché avec tant de soin, vient de réaliser la prédiction de la sybille.

A TRAVERS LES REVUES

LETTRE DU PROFESSEUR VAN DER NAILLEN

M. Léopold Dauvil publie, dans la *Revue Spirite*, la lettre suivante que lui adresse M. A. Van Der Naillen, l'auteur de *Balthazar le Mage*, sur les expériences de Miller en Amérique. Nous pensons être agréable à nos lecteurs en la reproduisant :

Oakland, Californie, 1er novembre 1906.

Mon cher monsieur Dauvil,

Je vous suis infiniment reconnaissant pour les *Revues* que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer. Le numéro de l'*Echo du Merveilleux* semble relater une assez bonne séance de Miller.

Mais, sachez-le bien, aucune, quelque splendide qu'elle puisse être, pas plus à San-Francisco, qu'à Paris ni à Alger, ne donnera jamais satisfaction au public, à moins de conditions sévères, c'est-à-dire de précautions rigides prises pour rendre toute fraude insoupçonnée.

J'avais assisté à plusieurs expériences dans la maison même de Miller, et bien que les manifestations y fussent réellement incroyables... celle-ci par exemple : Une sœur de charité se matérialisa devant moi, devant le baron et la baronne Von Zimmermann, Miller étant à côté de nous en dehors du cabinet. Elle me pria de m'approcher d'elle, de bien regarder ses yeux bruns qu'elle tournait à droite et à gauche, d'examiner ses lèvres roses qui remuaient en me parlant, et son visage qui touchait presque le mien... tout cela en bonne lumière... J'avoue que je n'étais pas encore convaincu, tant ces sortes de choses semblent contraires aux lois connues de la science.

C'est alors que pour bien vaincre mes doutes et m'imposer la conviction de la vérité du phénomène, et afin de me décider à écrire à notre excellent ami le colonel de Rochas de venir constater les faits, la baronne offrit à Miller 2.000 francs (400 dollars) pour qu'il donnât une séance sous ma seule direction et acceptât toutes les conditions que je lui imposerais.

Je vous fis connaître cette belle séance, qui eut lieu au Palace Hôtel, en présence d'une foule de personnes, entre autres le Consul de Turquie. Le médium, le cabinet furent visités minutieusement avant et après la séance.

De tous les témoins, le plus étonné fut mon professeur d'électricité, homme de science exacte qui ne croyait, disait-il, à aucune espèce de « clair-de-lune » et qui examina tout avec un soin extraordinaire, car « il ne voulait « point permettre à personne d'en imposer à son vieux « chef (moi) qu'il aime beaucoup ». Eh bien ! après la séance, quand il vit Miller attaché à la chaise, ses liens cloués par lui-même au plancher, dans la même position qu'avant de commencer la séance, il aurait fallu voir sa figure empreinte d'une expression de stupeur vague, d'étonnement muet, de désorientation complète...Pour moi, j'eusse donné de l'or pour le photographier. Cette séance fut absolument vraie et la soirée mémorable pour nous tous.

On m'écrivit plus tard de Boston et de New-York qu'il était superflu de prendre tant de précautions si longues, si fatigantes pour le médium.

Là-bas, ils font simplement usage d'une blouse d'étoffe noire, affectant la forme d'un manchon de bec Auer, cousue comme un sac, avec une ouverture en haut pour laisser passer la tête du médium, puis serrée autour du cou à l'aide d'un cordon ou d'un lacet dont les bouts sont cloués au mur. Ce vêtement sans manches couvre entièrement le médium et la chaise. On cloue ensuite le bas tout autour de lui et du siège sur le plancher. Cette opération exige à peine une minute, offre une garantie absolue, détruit tout soupçon toujours pénible pour le médium, de même que pour l'habileté ou le bon sens des investigateurs. Enfin il n'est pas un médium qui puisse refuser de se prêter à cette précaution si simple et qui offre, je le répète, une garantie complète.

Oui, cher monsieur, Dauvil, le baron, la baronne, mes amis et moi avons partagé avec vous la peine que la conduite de Miller a dû causer à notre noble ami le colonel de Rochas, mais si, comme j'en ai le désir, je viens à Paris au printemps prochain, je vous expliquerai tout cela ainsi que je l'ai écrit au bon colonel.

Merci pour votre bonne sympathie envers les pertes matérielles que m'a infligées la catastrophe de San-Francisco. La bonne réputation de mon institution lui a permis de se reconstituer. C'est avec plaisir que j'ai appris que mes livres ont eu du succès en France ; malheureusement, tous les exemplaires que M. Leymarie m'avait envoyés ont été brûlés avec toute ma bibliothèque.

Rappelez-moi au souvenir de tous nos bons amis et croyez-moi votre dévoué et sympathiquement fraternel.

A. VAN DER NAILLEN.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73.